



Cerisy, décembre 2008

Chère Amie, cher Ami de Cerisy,

Que vous ayez eu la chance, ou hélas non, d'assister à un colloque cet été, je pense qu'il vous sera agréable de recevoir, comme d'habitude, en tant que membre de l'Association des Amis de Pontigny-Cerisy, quelques nouvelles des **publications** et des **colloques 2008**. Le **programme 2009** est en cours d'installation sur notre site internet.

Depuis notre lettre de mars, ce sont **dix-sept ouvrages** qui ont paru : *L'acteur de cinéma* (PU Rennes), *Aménagement du territoire : changement de temps, changement d'espace* (PU Caen), *Bretons et Normands au Moyen-Age* (PU Rennes), *Le Ciel du romantisme* (Minard), *Camille Claudel: de la vie à l'œuvre* (L'Harmattan), *Michel Deguy, l'allégresse pensive* (Belin), *Déterminismes et complexités: autour de Henri Atlan* (La Découverte), *Guillaume de Digulleville* (PU Rennes), *L'Habiter dans sa poétique première* (Donner Lieu), *One hundred years of Intuitionism, 1907-2007* (Birkhäuser Verlag), *Edmond Jabès* (PU Vincennes), *Autour de Stephen King: l'horreur dans la fiction contemporaine* (Bragelonne), *Littérature et photographie* (PU Rennes), *Octave Mirbeau* (PU Caen), *Bernard Noël: le corps du verbe* (Editions de l'ENS), *Normandie constitutionnelle* (Economica), *Le Surréalisme en héritage : les avant-gardes après 1945* (Revue Mélusine). Signalons également la parution des journées de Royaumont, *Pontigny, Royaumont, Cerisy, au miroir du genre* (Editions du Manuscrit). Et nous attendons, pour les prochains mois, la sortie d'une **vingtaine de livres**.

Ce que l'on peut souligner, d'abord, quant à la **saison 2008**, c'est que toute l'équipe de Cerisy a poursuivi au mieux son effort constant pour améliorer, en vue de favoriser la vigueur des rencontres intellectuelles, la qualité de l'accueil. En ce qui concerne les colloques eux-mêmes, j'ai l'agrément de noter qu'en leur diversité, et même si aux mois de juin et de septembre la fréquentation a été un peu moindre, ils ont apporté satisfaction, non seulement, certes, à cause de leur intérêt propre, mais aussi à cause de la force des audiences et de la convivialité qui y fut le plus souvent la bonne règle.

Voici à présent, tenant compte de l'opinion manifestée par leurs divers responsables, un rapide aperçu de ces vingt-deux rencontres.

La première, **Penser la négociation en modernité avancée**, organisée par la revue francophone *Négociations*, a rassemblé des spécialistes de la négociation et de la médiation venus de Belgique, des Etats-Unis, de France, du Québec et de Suisse. Les échanges ont été distribués de manière à explorer ce champ d'une façon transversale et pluridisciplinaire. Dans un premier temps, on a procédé à une recherche des racines de la négociation à travers une perspective historique et internationale. Dans un second temps, la négociation a été travaillée en prenant acte de l'irruption du sujet sous l'angle du tiers et de la médiation. Dans un troisième temps, l'on s'est concerté sur deux questions contemporaines majeures : la négociation dans la régulation sociale ; le développement de la concertation et d'un principe participatif. Dans un quatrième temps, l'effort a

porté sur l'enseignement de la négociation. Les communications, mais aussi les témoignages spontanés et les films, ont été suivis de discussions particulièrement intenses et nourries, ce qui a souligné le caractère fertile de ce champ ainsi que la vigueur d'une jeune communauté de recherche en plein essor.

La deuxième rencontre, issue d'une interrogation lancée par le Cercle des Partenaires de Cerisy, **L'activité marchande sans le marché ?**, a réuni de nombreux chercheurs et doctorants avec quelques dirigeants d'entreprise, en vue de comprendre et d'éviter la confusion courante entre « marché » et « activité marchande ». Pour s'y soustraire, ont été requises, d'abord, plusieurs analyses historiques et généalogiques (jusqu'à l'étrange vision actuelle du marché qui est, à la fois, une métaphysique des sociétés modernes, un idéal utopique de l'échange ou une virtualisation commode des « marchés » réels). L'on a pu alors distinguer deux courants contemporains : l'un (socio-économie ou sociologie des marchés, droit des contrats, économie des conventions et de la qualité) retourne aux marchés « réels » pour mieux souligner ce qui les sépare du « marché idéalisé » ; l'autre (approches cognitives de l'activité marchande, droit commercial de l'entreprise, théorie des instruments de gestion) renonce de fait à la notion de marché en faveur d'une compréhension plus fine de l'activité et des rapports marchands. Ainsi ont pu être mises en évidence, et l'ampleur du chemin que les chercheurs ont parcouru au fil des récentes décennies, et la convergence de leurs constats, ce qui a permis d'établir la possibilité d'une nouvelle critique du marché.

Le thème **Individualisme contemporain et individualités** a permis, ensuite, qu'une trentaine d'intervenants, choisis parmi les grands noms de la sociologie française d'aujourd'hui, franchissent les frontières disciplinaires. C'était une condition indispensable à la réussite d'une rencontre où il s'est agi, notamment, d'examiner le passage d'un premier individualisme (celui des Lumières), à un second (caractérisé, pour les auteurs qui lui sont favorables, par de nouvelles marges de choix individuels, une réflexivité personnelle accrue, l'apparition de nouvelles formes collectives, et, pour les penseurs plus critiques, par un développement du narcissisme engendrant de nouvelles pathologies allant jusqu'à défaire le lien social). Les ruptures de ton, parfois spectaculaires, ont été fort utiles. La contribution des « non universitaires » a été spécialement appréciée. Les désaccords entre écoles ont été explicités dans une excellente atmosphère, et l'on a observé deux consensus, l'un autour de l'idée que l'individu, tel que nous le connaissons aujourd'hui, n'est pas une singularité propre aux sociétés occidentales modernes (même si celles-ci exacerbent le processus d'individualisation), l'autre sur l'idée que s'intéresser à l'individu n'est aucunement ne plus faire de la sociologie. Assurément, les spécialistes de l'individualisme ont su, le temps d'une semaine pour ainsi dire « magique », faire communauté.

Ce qui a caractérisé la rencontre par laquelle s'est terminé le mois de juin, **Assia Djébar, littérature et transmission**, c'est, non seulement son caractère international (une quinzaine de nationalités), un auditoire nombreux et riche de ses différences (écrivains et artistes, universitaires et jeunes chercheurs passionnés), mais encore, et surtout, une haute intensité émotionnelle. C'est qu'il fallait une solide préparation théorique mais, aussi, beaucoup de cœur pour que puissent être abordés avec justesse les douloureux questionnements qui traversent cette œuvre. Il y a donc eu beaucoup de joies et d'activités diverses que le beau temps et la « qualité du lieu » ont favorisés. L'on s'efforça de profiter au mieux des divers espaces offerts: outre la bibliothèque (lieu des conférences), le grenier fut choisi pour les films, pour la lecture de Monique Dorcel (Théâtre-Poème de Bruxelles), pour un concert de luth (du compositeur-interprète Mahran Iessa) terminé dans la joie et les danses. Quant à l'étable restaurée, elle accueillit la fête organisée pour l'anniversaire de l'écrivain, dont la présence et les interventions généreuses ont insufflé à cette rencontre un dynamisme très chaleureux.

Au cours du colloque suivant, **Résister**, il est nettement apparu que si la « résistance » est, pour l'une de ses acceptions, un terme technique de la psychanalyse, le « résister », quant à lui, renvoie davantage à la culture en général et au social en particulier. Un premier moment du colloque a été le constat de la prédominance du « résister » sur la « résistance », de telle sorte que l'on a pu se demander si la psychanalyse peut revendiquer encore, aujourd'hui, d'être une « lutte contre les résistances ». Une autre phase importante a été l'évocation du phénomène de « micro-résistance », où l'on s'est interrogé sur ce qui, des grands mouvements d'opposition ou des actions en petits groupes, voire individuelles, est le plus efficace. Il faut noter aussi l'attention qu'ont porté au langage et au partage, non seulement les intervenants (issus du Canada, d'Europe, d'Israël, des USA), mais aussi une large assistance engagée dont le rôle fut, en quelque manière, de résister à l'autarcie totalitaire des disciplines (lorsqu'elles se refusent d'écouter et de se laisser toucher par les autres formes du savoir et de la sensibilité). Les discussions, parfois sombres, ont eu lieu toutefois dans une atmosphère de convivialité qu'une manifestation poétique émouvante a rehaussé et qu'a enrichi, à la fin, une soirée musicale improvisée et chaleureuse.

En même temps s'est tenue, **Autour de Bernard Vargaftig**, et en sa présence, une rencontre ayant pour espoir d'étudier, dans une grande variété de perspectives et de voix, « le langage du poème comme paysage », ainsi que « l'énigme du vivant ». L'on s'est donc montré attentif au livre comme poème (qui travaille jusque dans l'infime détail vers et prose, du titre au sommaire, de la composition d'ensemble aux syllabes et silences), mais, également, de l'oubli à la mémoire, de la nudité au dénuement, de l'effacement à la durée, à l'enfance comme devenir en mouvement, à l'amour comme renversement inouï, à l'histoire comme infini récitatif des vivants. La parole a été celle de chercheurs venus des horizons les plus divers, (ce qui a produit un souffle toujours interdisciplinaire), des poètes (plus particulièrement, Christian Hubin), des éditeurs (notamment, les éditions Collodion), apportant le témoignage de leur lecture et des présentations de livres. Il faut signaler en outre, présenté au cours d'une soirée émouvante, un spectacle imaginé par Arlette Albert-Birot, avec le concours du CRL de Basse-Normandie (ayant permis de mettre en voix le dernier livre du poète *Ce n'est que l'enfance*) et un film, *Dans le jardin de mon père* (écrit par Cécile Vargaftig et réalisé par Valérie Minetto). Toutes ces résonances ont permis, semble-t-il, des échanges fructueux, des rencontres authentiques, dans une grande qualité d'écoute et d'amitié.

Quant à l'un des colloques qui ont pris la suite, **La forme et l'informe dans la création moderne et contemporaine**, il a accueilli, à l'initiative de la revue *Formules*, des spécialistes venant d'Europe, des deux Amériques et d'Australie. Plusieurs communications ont traité, en utilisant des moyens multimedia, de formes mixtes dans certaines écritures contemporaines. L'on s'est d'abord interrogé sur les enjeux théoriques de l'interdépendance du couple forme/informe, puis on a examiné des exemples concrets rangés par commodité et bien qu'ils les débordent, dans les rubriques roman, poésie, peinture, sculpture, photographie et multimedia. Par ailleurs, une communication commune aux deux colloques en parallèle a réuni l'ensemble des assistances, tandis que tous ont assisté, en soirée, à des performances et lectures assurées par les divers écrivains présents (avec notamment deux textes produits pour l'occasion : *À la chauve souris du château* (A. Chevrier) et *Meurtres à Cerisy* (R. Brasseur).

En parallèle, s'est tenu le colloque sur **La littérature latino-américaine au seuil du XXI<sup>e</sup> siècle**, au cours duquel universitaires, chercheurs et critiques ont présenté des travaux approfondis qui ont su ne pas négliger, entre autres, la diffusion et la réception. Des écrivains, originaires d'Argentine, de Cuba, du Mexique, de l'Uruguay ont apporté, outre leurs points de vue dans les débats, des éclaircissements sur les avant-gardes de la fin du siècle, sur la relation entre le texte écrit l'avenir de la littérature ainsi que sur les nouveaux centres mondiaux de la création hispanique. Parmi les divers problèmes abordés, l'on peut citer les cartographies de la littérature, les traditions et canons, les nouveaux paradigmes et les modèles multiples, les lectures critiques au fil du temps, les relations entre la théorie littéraire, la critique et les textes, la traduction et les problèmes

d'harmonisation contextuelle et linguistique, les marchés du livre latino-américain. La richesse des approches a donné lieu à des échanges fertiles et prolongés suscitant des liens qu'ont resserrés des soirées conviviales où, dans une bonne humeur générale, les auteurs présents ont donné voix à leurs textes.

Sous le titre, **Persistances gothiques dans la littérature et les arts de l'image**, l'on a exploré, ensuite, les divers avatars d'un mode d'expression qui n'a cessé de nourrir l'imaginaire. Les interventions ont porté aussi bien sur les origines historiques d'un courant esthétique dont les formes canoniques se sont imposées au XVIII<sup>e</sup> siècle, que sur les multiples récritures contemporaines dans le domaine de l'écrit et de l'image, en Europe, aux Etats-Unis, en Asie. L'on a ainsi évoqué les nombreux visages du gothique (de la retenue formelle à l'excès) et esquissé l'analyse d'un vaste corpus aux nombreuses hybridités génériques (horreur, fantastique, policier ou fiction post-moderne). La synthèse finale a montré le caractère opératoire d'un concept qui permet de rendre compte des mutations (théoriques et stylistiques) d'une partie de la création contemporaine. Il faut ajouter que deux réalisateurs parvinrent à tourner une fiction fantastique sur place et que chaque fin de journée a eu lieu la projection d'un film d'« intérêt gothique ». Quant à la dernière soirée, elle vit se réunir les participants des deux colloques, en une même connivence festive, dans un grand moment de convivialité transcendant les frontières des thèmes, des spécialités et des générations.

Simultanément s'est ainsi tenue la décade sur **L'autofiction** qui, dans la mesure où cette notion proposée par Serge Doubrovsky, avait entraîné des oppositions et divergences, pouvait être celle « de tous les dangers ». Or la guerre des étiquettes n'a pas eu lieu et les intervenants qui s'attachèrent à préciser cette notion aux acceptions multiples rivalisèrent d'ouverture et de subtilité. Cette réussite vint aussi de la diversité des styles d'intervention, qu'il s'agisse des écrivains (C. Cusset, C. Delaume, S. Doubrovsky, G.-A. Goldschmidt, C. Laurens, H. Lucot, C. Robbe-Grillet, R. Robin, J. Rousseau-Dujardin) ou des universitaires abordant des auteurs contemporains divers (Angot, Bachmann, Doubrovsky, Duras, Kundera, Modiano, A. Robbe-Grillet, Roubaud, Sarraute). Une sorte d'« état de grâce » régna durant ces dix jours montrant que l'interrogation sur soi médiatisée par la littérature est un exercice d'attention courtoise à la diversité des trajets, à leurs retentissements intimes, à leurs mises en récit et en mots.

Au début août, la décade **Femmes, création, politique** a tenté de sortir d'une pensée bipolaire qui partage entre le féminin et le masculin, le privé et le public, l'intime et l'universel. C'est à partir de l'engagement des femmes que les exposés ont tracé une réflexion commune, instruisant des questions, repérant des dispositifs, cheminant vers une communauté d'échanges et de confrontation où toute expérience a pu se réarticuler au collectif dans un mouvement créé ensemble. Une table ronde, dans le cadre de la commémoration du 400<sup>ème</sup> anniversaire de Québec, a permis des échanges entre écrivaines québécoises (venues nombreuses) et françaises, prolongés par la lecture de leurs œuvres. En outre, le concours de la Fondation de la Poste a permis l'organisation, non seulement d'une soirée sur les correspondances présentée par des étudiants du Québec, mais encore, dans l'ancienne étable, de l'exposition « Paroles de Femmes » de Jean-Pierre Guéno. Enfin, à côté d'un concert de Catherine Brisset (ayant permis d'entendre les curieuses sonorités du cristal), de projections de films (*Une Passeuse* de Claire Ruppli, autour de Jackie Buet, fondatrice du festival du film de femmes de Créteil, *Les Bureaux de Dieu* de Claire Simon), fut donnée lecture d'une pièce de Catherine Espinasse *La meilleure fin*, spécialement écrite pour le colloque.

Pendant ce temps, le séminaire annuel de textique intitulé, cette fois, **Comment écrire (la théorie)**, s'est efforcé de faire progresser une question cruciale et délicate. Cruciale, parce qu'il s'est agi de saisir, en somme, si, oui ou non, les adeptes d'une « théorie exhaustive des structures de l'écrit » pouvaient, à mesure de la « déméconnaissance » qu'ils obtiennent, continuer malgré tout à écrire « comme si de rien n'était ». Délicate, parce que chacun pourrait bien tendre à considérer ses

manières d'écrire, un peu comme il le fait pour son visage, c'est-à-dire comme une fondamentale idiosyncrasie. Cependant l'on a pu observer, d'une part, l'intérêt de ce qui a été nommé le « transparallélisme », apte à faire saillir les « moyens » que l'exercice de la représentation tout à la fois sollicite et minimise, et, d'autre part, son croissant usage chez plusieurs texticiens, soit selon l'écrit dit « bizonal » (où des zones en langage courant sont accompagnées, séparément, de correspondantes zones techniques), soit selon l'écrit dit « multi-rubriqué » (où s'enchaînent des sections toutes rigoureusement déterminées dans leur rôle). Il faut noter, aussi, dans la salle même de travail, une nouvelle exposition des *Imajustages*, avec lesquels Myriam Labadie, en plasticienne résolument texticienne, réussit à porter vers d'inédites complexités le principe bien connu des « pavages périodiques du plan » de Mauritz Cornelis Escher.

Sous le titre **Les Universités populaires, hier et aujourd'hui**, le colloque suivant a réuni, autour de nombreux responsables et acteurs concernés, une assistance soucieuse, notamment, de voir expliciter ce qu'on appelle le « renouveau » dans les UP dites critiques (venues à la suite de celle de Caen en 2002), à partir des universités populaires nées en France dans le contexte de l'affaire Dreyfus. L'on a ainsi évoqué une diversité de figures, comme celle de Georges Deherme (ouvrier typographe autodidacte auquel on doit l'invention des UP), de Paul Desjardins (responsable de l'Union pour la Vérité avec son implication dans le réseau parisien de ces universités) et de Joséphine Desparmat-Ruello (initiant l'UP de la Croix-Rousse à Lyon). Si l'on cherche un dénominateur commun à toutes les expériences tentées en France et à l'étranger, c'est une dimension parfois nettement contestataire, ou, à tout le moins, critique, qui s'impose. De plus, outre la variété des problèmes abordés, certains auditeurs ont été mis en mesure de raconter, pour la meilleure information de tous, leur propre expérience, créant une dynamique telle qu'un *Appel de Cerisy* a été lancé « pour une plus grande ouverture et coopération entre acteurs des Universités Populaires de France » ([www.wmaker.net/univpop/](http://www.wmaker.net/univpop/)). Ainsi, chacun semble avoir pu, dans le foisonnement des évocations, trouver et faire fructifier sa propre place.

A la fin du mois d'août, la rencontre **Gérard de Nerval et l'esthétique de la modernité** a réuni des chercheurs français mais, ce qui témoigne de l'actuel rayonnement international d'une œuvre autrefois prétendue mineure, également américains, belges, japonais, norvégiens et suisses. Ainsi diverses tendances critiques ont pu faire le point sur l'état présent des études nervaliennes relancées par la publication des œuvres dans la Pléiade. L'on a examiné la modernité du style et la narration spécifique de l'écriture du voyage, la présence du politique, ce que Nerval doit à ses traductions, le rôle qu'il a joué auprès des auteurs du XXe siècle. Et l'on s'est efforcé, non moins, de préciser avec le maximum d'objectivité ce que peut être une « religion nervalienne ». Il faut ajouter que cette rencontre, affichée comme « scientifique », s'est déroulée dans un climat très convivial, et qu'elle a été agrémentée par la projection du film *Aurélia* d'Anne Destrée, par l'exposition "Gérard de Nerval poète du Valois" que Jean-Marc Vasseur a installé dans l'ancienne étable, et couronnée par une soirée de lectures avec un pastiche, improvisé, qui semble avoir ravi toute l'assistance.

En parallèle, le colloque **Être vers la vie**, qui retenait une formule, due au philosophe japonais Watsuji, s'opposant à l'« être vers la mort » heideggerien, souhaitait souligner que la part sociale de l'être ne s'achève pas avec la mort de l'individu. Ainsi est venue, dans la rencontre de participants japonais et francophones, la question de la durabilité, habituellement posée en termes écologiques ou économiques, livrant pour lors, en toute profondeur, les thèmes ontologiques de l'être vers la vie et de l'être vers la mort, dans leur double composante individuelle et sociale. Outre les conférences prévues se sont improvisées des activités communes suscitées par les débats de la journée (comme la projection du film *Ghost in the Shell (II)*, réalisé par Mishii, ou les compléments d'information fournis par Henri Atlan sur l'histoire des Golems et sur les questions que la biologie contemporaine renvoie aux philosophes). De belles interactions et de beaux moments ont également

eu lieu avec les participants au colloque Nerval, où se trouvaient aussi de nombreux spécialistes japonais, ce qui a contribué à une atmosphère des plus agréables.

Dégager la notion d'« Ailleurs », exclue jusqu'à présent de toute reconnaissance académique, de celle d'« exotisme », d'« altérité », ou de « colonialisme/post-colonialisme », tel était l'espoir du colloque suivant **L'Ailleurs depuis le romantisme, de Chateaubriand à Bonnefoy**. Il a été satisfait par la succession de conférences venues pourtant de lieux distincts (littéraire, sciences humaines, comparatisme, francophonie) selon deux perspectives : d'un côté, une dialectisation de l'anthropologique et du culturel avec le psychique et le « métaphysique » (s'efforçant d'atteindre l'Ailleurs dans sa complexité) ; d'un autre côté, une dialectisation des points de vues occidentaux et des points de vue non occidentaux (recroisant la question d'une universalité possible et de ses multiples actualisations). S'est ainsi dégagée une historicité évolutive (depuis le moment romantique hanté par une nostalgie désertant l'Ici au profit d'un mirage d'absolu, jusqu'au moment contemporain soucieux de dégager un *Ailleurs – Ici* viable), au fil d'une rencontre toute empreinte de la richesse des connaissances partagées.

**Histoires universelles et philosophies de l'histoire**, tel était le sujet qui a fourni aux tenants de plusieurs disciplines (géographie, histoire, philosophie, sociologie), selon une diversité accrue par la présence de spécialistes issus de différentes aires culturelles (monde arabo-musulman, Chine, monde germanique), l'occasion, presque un défi, de réussir un dialogue. Certaines incompréhensions initiales ont eu donc à être levées entre l'approche historique (ou, plus amplement, celle des sciences sociales) et l'approche philosophique de l'histoire. Même si tous les malentendus n'ont pu être résolus, même si toutes les divergences n'ont pu être surmontées (notamment l'ambiguïté de la philosophie de l'histoire comme « épistémologie de l'histoire », comme « histoire universelle » concrète ou comme « théologie/téléologie de l'histoire »), l'on peut se louer de la qualité de l'écoute et de l'intérêt manifesté. Ainsi nombre de thèmes et de thèses, de concepts, de références, de pistes de recherches vont continuer à cheminer et à informer certains travaux futurs, d'autant plus que la chaleureuse atmosphère de ces journées a permis, semble-t-il, que se nouent des liens amicaux.

Les quatre jours suivants, autour du thème **Corps et Encyclopédies**, ouvert par des philosophes entre patristique et phénoménologie, a touché aux questions de l'incarnation et de l'animation. Cette approche théorique s'est doublée d'application à des textes (chez Barthes, la Comtesse de Ségur, Queneau, Sade, ou dans la vie de saints), l'inventaire du corps donnant lieu à une sorte d'arpentage du monde. Sont venues ensuite des approches médicales, autour de l'émergence d'un lexique scientifique au fil du XIX<sup>ème</sup> siècle, autour de la connaissance du corps comme métaphore du pouvoir, de la société ou du cosmos, montrant la perpétuelle ambition qui pousse l'homme à se faire un monde à sa mesure. Des soirées d'échanges amicaux, y compris autour du piano, une visite de l'exposition du peintre *Charles Léandre* à Coutances, ont, si l'on peut dire, donné chair à ces réflexions sur le corps.

Simultanément, la rencontre consacrée aux **Noblesses normandes (XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)**, co-organisé par les universités de Caen et de Rennes, a permis de souligner la diversité de cet ordre privilégié. Plusieurs interventions ont fait saillir les écarts hiérarchiques, et notamment l'existence d'un très grand nombre de nobles pauvres (dont l'ensemble fut qualifié de plèbe nobiliaire), mais aussi une certaine unité produite par les définitions juridiques et la vigueur des coutumes. Des exposés originaux sur la distinction (par les prénoms, les réseaux de parrainages) ont montré la persistance d'une différenciation nobiliaire jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle au moins. D'autres interventions ont souligné la très forte densité des nobles en Normandie, et l'implantation du protestantisme dans cette couche sociale. A cela, il faut ajouter une séance publique très suivie aux archives départementales ainsi que, en guise de « travaux pratiques » une excursion à Pont-Rilly et à Valognes.

L'on pouvait craindre que le colloque suivant, **L'économie de la connaissance et ses territoires**, bénéficiant du soutien du Conseil régional de Basse-Normandie et de la DIACT, dans la mesure où l'économie de la connaissance est aujourd'hui une « notion attrape-tout » où se mêlent industries de la création, économie numérique, recherche et innovation, ressemble à une « auberge espagnole ». Cette crainte pouvait être accrue par la diversité des intervenants (chercheurs, hommes d'entreprises ou responsables de collectivités locales, économistes, sociologues ou gestionnaires, spécialistes de l'agriculture et de l'automobile, de l'architecture et du web 2.0). Or, c'est à la construction d'un édifice commun que se sont voués les participants dans un dialogue ouvert et fertile, ce qui a permis de mieux saisir comment la production et la diffusion des connaissances prenaient des formes nouvelles, de plus en plus hybrides (notamment entre les univers privé, public et amateur), et s'inscrivaient dans un rapport renouvelé aux territoires. Une table ronde associant des élus avec des acteurs économiques et sociaux bas-normands a porté sur les politiques à mettre en œuvre en faveur de l'innovation, notamment dans les villes moyennes. Plutôt qu'une « auberge espagnole », ce colloque, où la diversité s'est mise au service d'une réflexion harmonieuse, a donc ressemblé, plutôt, à un « jardin anglais »...

L'un des objectifs du colloque **L'abbé de Saint-Pierre, perspectives contemporaines**, qui a réuni, venus d'Italie, de Tunisie, des USA, et certes, des universités françaises, notamment normandes (Caen et Rouen), des spécialistes appartenant à des disciplines de toutes sortes (sciences politiques, philosophie, langue et littérature françaises, histoire, économie), était de jauger le projet de l'édition scientifique d'un corpus passionnant mais diffus exigeant un patient effort d'inventaire, d'authentification et de classement. Les communications ont mis en lumière que les réformes envisagées (orthographe, éducation, fiscalité, recrutement et formation des élites), trop longtemps tenues pour utopiques, voire chimériques, supposaient une transformation profonde de l'appareil d'Etat absolutiste et qu'elles supposaient de nouveaux concepts (tolérance, douceur, bienfaisance) dans une perspective de paix européenne et d'un contrat social entièrement aux mains des élites politiques. Les participants ont été accueillis en parfaite hospitalité dans le château que la famille de l'abbé a fait construire au XVIIIe siècle, se sont rendus à l'invitation du conseil municipal de Saint-Pierre Eglise, et ont suivi une session aux archives départementales où ils ont admiré une exposition d'autographes et d'œuvres originales accompagnée d'un buffet sympathique. C'est donc dans une atmosphère d'échange amicale et studieuse qu'a vu le jour une pluridisciplinaire équipe internationale autour d'un projet d'étude et d'édition enrichi.

Organisé dans le cadre du XIIIe centenaire de la fondation du Mont Saint-Michel par les universités de Caen (OUEN), Paris X Nanterre, Bari et Turin, avec le soutien du Centre des Monuments nationaux et des chemins du Mont Saint-Michel, le colloque **Représentations du Mont et de l'archange saint Michel dans la littérature et les arts**, était en quelque sorte la conclusion des études consacrées, depuis 2000, au culte de l'archange en Occident (colloques de Cerisy en 2000, à Bari et Monte Sant'Angelo en 2006, à Turin et la Sacra en 2007). Les interventions des chercheurs (anglais, français, italiens, irlandais) ont montré que les représentations de l'archange, tant dans les enluminures que la peinture ou la sculpture, révèlent une grande diversité liée aux traditions locales, à l'histoire politique et aux contingences économiques. La riche iconographie de l'archange témoigne également des hauts lieux qui lui sont consacrés (et qu'une exposition dans l'ancienne étable a permis d'admirer). Ainsi les images de la grotte du Mont Gargan ou des collines pyramidales de la Sacra et du Mont Saint-Michel ont particulièrement suscité, en raison de leur sacralité, l'intérêt des artistes. Il faut noter aussi que des séances se sont tenues, pour une journée, à l'Abbaye, que le colloque s'est achevé par la visite du Scriptorial d'Avranches et que, outre un nombre important d'italiens originaires du Piémont, du Val de Susse, de Bari ou du Monte Sant'Angelo, beaucoup de participants venus du sud de la Manche et de la région de Coutances, attestent de la bonne intégration du Centre culturel, désormais, dans la région de Basse-Normandie.

C'est le colloque **Henri Cartier-Bresson : Images de l'histoire** qui a clôturé la saison 2008, année du centenaire de la naissance du grand photographe. Il s'était donné pour objectif de porter un regard neuf sur une œuvre essentielle et complexe, focalisant son attention sur le rapport que le reporter a entretenu avec l'histoire de son siècle. Proche de la figure de « l'intellectuel », malgré ses engagements nombreux et la volonté permanente de s'impliquer, il ne s'y est jamais conformé tout à fait, posant en parallèle une volonté farouche de « faire œuvre ». Qu'est-ce que l'œuvre d'un photographe, et comment s'élabore-t-elle, en relation avec la presse, l'édition, la muséographie ? Comment le photographe a-t-il constitué ce regard apte à voir alternativement en sociologue, en historien, en anthropologue ? Comment ses images ont-elles nourri en retour l'écriture de l'histoire ? Tels sont quelques-uns des problèmes posés lors des interventions et des débats de qualité, au fil de quatre journées qui ont été marquées par une atmosphère d'échange intellectuel libre appréciée par tous les participants. Si ce colloque n'était pas le premier que Cerisy a consacré à la photographie, il a permis d'accueillir un nouveau vivier de jeunes chercheurs qui ont terminé leurs travaux en constatant combien leur qualité même permettra d'ouvrir toute une liste de chantiers futurs.

Souhaitant que toute cette vivacité intellectuelle, en sa diversité (vous venez, sans doute, d'en avoir quelque peu l'impression), vous donne l'envie de revenir à Cerisy l'année prochaine, je vous remercie de votre fidèle soutien, et vous adresse, avec toute l'équipe du Centre culturel, mes vœux les meilleurs pour l'année 2009.

Edith Heurgon  
Directrice du CCIC



PS : Vous trouverez sous ce pli, d'une part, le reçu à usage fiscal de vos dons et cotisations à l'Association pour **2008** et, d'autre part, une affichette pour la **saison 2009**, que je vous prie de bien vouloir, en vue de mieux faire connaître nos efforts, apposer en tout lieu adéquat.